

PEAT

Jean Paul MONIER

Copyright by JeanPaul MONIER 2008
Tous droits reserves

La nuit tombe. L'éclairage public est allumé depuis longtemps déjà. Il me semble qu'il pleut depuis des heures. Ma veste tient plus de la serpillière que du vêtement. Pourquoi me suis-je donc habillé de cette façon, pour sortir par ce temps ? Sur le trottoir il y a encore trace de ce qui fut un paysage. Les coups de craies de couleurs sont encore visibles dans la partie qui est à l'abri. Partout ailleurs l'eau a tout lavé. Que la pluie continue ses efforts et, aidée des pas des rares passants, il ne restera rien du chef d'œuvre du matin. Si cela continue, il va en être de même pour moi, je vais me dissoudre dans le froid et l'humidité.

Que suis-je venu faire, sous ce temps, habillé comme en été ?

Le plus triste est que je n'en sais trop rien. Le froid et la pluie semblent m'avoir fait sortir d'une gueule de bois phénoménale. Dans quel traquenard ai-je pu tomber ? Je ne bois pas ! Comment ai-je pu me mettre dans un état pareil ?

S'il n'en était que je suis rasé correctement les vitrines me renvoient l'image d'un clochard au regard voilé. Qu'est-ce qui m'est arrivé ? Mon pauvre..... Peat, quel exploit as-tu fait ? Peat ? ... quel est ce prénom « à la con » qui remonte ? Pierre, Arthur, Hector... , je veux bien ! Mais qu'est-ce que c'est que ce Peat qui remonte des profondeurs de mon esprit. Au fait ! ..., comment je m'appelle : Peat... Enfin ! , si Peat est ce qui revient comme prénom, quel est mon nom ? L'abruti qui habite sous mon crâne ne renvoie aucun écho. C'est une histoire de fou ou... Je suis fou ! Je suis un fou qui se prénomme Peat. Quelque part un fantôme de pensée me traite d'excentrique. Ce doit être ma nature profonde même dans la folie. Peat,... le fou ! Il faut quand même y penser.

Mon cerveau vagabonde mais le temps ne s'arrange pas. Un petit vent s'est levé, il me glace les os. Pour tout arranger mon estomac se mêle de me rappeler l'heure. Ma montre indique 8 heures. Ce doit être le soir car, il y a un petit moment, il faisait un peu plus jour. Dans un coin du cadre de la montre un minuscule PM me confirme que c'est bien la nuit qui tombe.

Elle est déjà dans ma tête et maintenant elle va envahir l'extérieur. Les derniers commerces encore en activité s'appêtent à fermer. Que vais-je faire....., mes poches sont vides ? Hormis un mouchoir en papier qui se délite un peu plus chaque fois que je le touche, elles sont désespérément vides : vides d'argent, vides d'information.

Ce n'est pas la panique mais cela y ressemble. Je ne sais que faire.

Je suis dans une rue à la périphérie d'une place. Ce n'est pas l'éclairage qui manque, même les jets d'eau du terre-

plain central sont illuminés et montent les uns vers les autres. Comme s'il n'y avait pas assez de celle qui descend ! Par contre dans un rayon de cinquante mètres il n'y a aucun abri possible en dehors de l'espèce d'avancée façon Baltard sous laquelle je me tiens. Pourquoi Baltard côtoie-t-il dans ma tête ce prénom idiot de Peat dont je suis affublé ?

Qu'importe ! Il faut trouver une solution et a priori il faut prendre connaissance de l'environnement. Toutes les vitrines sont éclairées. Les magasins sont bien évidemment fermés mais l'un me propose des lunettes qui me feront trouver le monde plus beau, l'autre des chaussures qui remplaceraient avantageusement les éponges que j'ai aux pieds. Les restaurants paraissent accueillants. J'évite cependant la lecture des menus pour ne pas exacerber mes flux de salive et de suc gastrique. À l'intérieur les gens sont au chaud et présentent des mines avenantes, sinon comblées. Plus loin sur la place un « guignol de bronze » est juché au-dessus d'un bloc de béton de quatre ou cinq mètres de haut. Il désigne de l'index quelque chose qui serait à ses pieds. Le geste est autoritaire : -il s'agit peut-être d'un personnage coulé dans la position où, ... péremptoire, il appelle son chien...

Plus loin, en retrait, une zone de pénombre s'ouvre. J'avance un peu plus. Au point où j'en suis, je ne risque plus rien : je suis tellement mouillé que j'évacue l'eau au fur et à mesure que je m'en charge. J'arrive sur une petite place qui m'avait été cachée par une haie de végétation. Autour d'une fontaine (encore de l'eau) cinq bancs sont répartis sans ordre, ni disposition particulière. La végétation qui les surplombe ne les protège plus depuis longtemps du torrent qui tombe. Sur l'un d'eux, une forme

est allongée, couverte par une bâche plastique. L'eau cataracte dessus avec un bruit qui finit par ressembler à une espèce de mélodie jouant sur une variation de notes basses. Cela ne semble pas gêner celui qui couche là. Je me prends à penser que, dans sa misère, il est plus riche que moi : -il a un semblant de protection contre la pluie et, surtout, paraît avoir l'habitude... Possession suprême : -il sait peut-être qui il est et ce qu'il fait là. Moi : -rien ou si peu, je ne sais qu'une chose : je veux me mettre à l'abri et manger une bricole qui comblera le creux qui s'est installé. Quelque part je ressens une vague pitié pour cet homme allongé là, mais, dans le même temps ma pensée se révolte à l'idée que je puisse être un de ses semblables. Plus loin, des entrées de bâtiments se signalent par des lumières de veilleuses. Je me dirige vers elles car, de l'autre côté, ce sont des vitrines de grands magasins, brillamment éclairées.

À ma grande déception, la première entrée a déjà des locataires à l'abri sous des cartons. L'odeur musquée n'engage pas au stationnement, mais il pleut tellement que je tente de me mettre à l'abri. Dans un coin, l'un des trois clochards ne dort pas. Il fume une cigarette qui émet un rougeoiement plus intense, de temps à autre. Tête-bêche, un petit chien blanc (type ratier) dort collé à la jambe de l'homme. Lorsque je me mets à l'abri, il relève la tête et émet un grognement, au moment où celui qui semble son maître, m'interpelle d'une voix traînante et rocailleuse :

-Alors bourgeois ! t'as tout oublié : -l'imper, -le pébroc... Tu dois aimer la pluie...

-Non ! .. mais ce matin, en partant, je n'ai pas pensé qu'il ferait ce temps, m'entendis-je répondre.

-C'est pas de la tisane que j'ai bue aujourd'hui, mais toi,... tu n'as pas dû y faire à l'eau si ce matin t'as pas vu la pluie : Y'a trois jours que ça pisse,... t'as pas dû dessaouler !

-Voilà autre chose ! ..., ma réponse dont le but était de chercher la neutralité m'attire une assimilation à la catégorie des poivrots.

Et s'il avait raison ? Sans savoir d'où vient la réponse,.. mon esprit s'insurge contre cette catégorisation. Je crois aimer un bon vin,.. apprécier un alcool fin, mais de là à me mettre trois jours en orbite.... Je ne sais pas ce qui m'arrive, ni pourquoi je me sens étranger au monde des trois épaves qui m'entourent et j'essaie de botter en touche avec un : - Cela doit être ça ! », ricanant.

La pluie continue avec une régularité désespérante et, derrière moi, le chien continue de manifester. De temps à autre il émet un jappement court, aussitôt suivi d'un grognement sourd sans équivoque.

-Dis ! ... Ducon !... tu vas nous polluer la vue encore longtemps ? T'entends mon chien.. là où tu es, tu lui fais de l'usage.

Je progresse ! Tout à l'heure il m'appelait bourgeois,.. maintenant c'est Ducon. Je tente la stratégie du dur d'oreille et ne réponds pas.

-Dites les gars !, vous avez vu, il s'installe ... On lance Kirikiki pour voir comment il le fait danser.

-D'où tu l'as sorti ? demande l'un des compères en sortant de son sommeil.

-Y'a dix minutes qu'il est installé et fait la grue.

-Dis, combien tu prends ? C'est peut-être dans nos moyens ?

-C'en est trop ! je ne vais pas continuer d'entendre les amabilités de ces trois abrutis... M'armant de courage je retourne sous la douche.

-Tiens !, il s'en va.., C'est notre Kirikiki qui lui a fait peur. « Le » Kirikiki se jette partout, aboie à tout va, mais se garde bien de prendre l'eau, l'eau qui continue de couler du réservoir céleste et sans fond.

Un container-poubelle laisse échapper des cartons. Plus à gauche des portes de garages sont alignées. L'une d'elles est restée ouverte et m'offre l'accès à un abri provisoire. Petit à petit mes yeux s'habituent à l'obscurité et repèrent une étagère fixée, à hauteur d'homme, sur un des deux côtés et le fond du garage. Un amoncellement hétéroclite l'occupe. Au sol on ne voit rien. Seule une vague odeur d'huile renseigne sur l'occupation des lieux.

Tout à coup, je me sens fatigué, las, attiré par le sol qui m'accueille assis, les genoux sous le menton. Mes mains me disent que le coin n'est pas nettoyé tous les jours. Peu importe pourvu que l'hôte habituel ne vienne pas reprendre sa place. Les questions affluent à nouveau : -Que fais-je ici ? , -Quel est ce prénom qui me revient comme mien et m'est totalement étranger, -Quelqu'un m'attend-il quelque part ?

L'agitation mentale se calme, tout devient sans intérêt, un calme intérieur s'installe. Je sens que le sommeil vient ...

-Alors ! fainéant, tu te réveilles ..

-.....

-où t'as planqué ton pognon ?, je n'ai rien trouvé dans tes poches..

Cette fois-ci je me réveille et repousse violemment l'olibrius qui me fait participer à son haleine. Sa main gauche se cramponne fermement à ma veste et sa droite

s'écarte repoussée par ma main gauche. Tout à coup cette dernière me brûle. Mon autre main part à sa rencontre et trouve un liquide chaud et gluant. Je reçois le message cinq sur cinq : l'abruti a un couteau ou quelque chose de semblable.

-Arrête de t'agiter ou je te crève.., fumier !

-Vous êtes complètement taré ... vous m'avez blessé à la main.

-T'as qu'à pas faire d'histoire, tu donnes ton fric et tu te tires.

La colère monte, me faisant oublier que l'abruti est porteur d'un couteau et que j'en suis à trente centimètres.

-Triste con ! si j'avais de l'argent tu penses que je ferais le guignol à me peigner le cul dans le cambouis ! J'ai pas un sou sur moi et je ne sais pas d'où je viens, ni ce que je fais ici.

-Je te demande pas ta vie, c'est ton pognon que je veux.

-Mon pauvre ami, le gros rouge vous a bouffé le cigare ! Je vous répète : *J'ai pas un sou sur moi et je ne sais pas d'où je viens, ni ce que je fais ici.* Si vous me repiquez avec votre lame, ne me loupez pas parce qu'il ne faudra pas compter sur moi pour me laissez faire.

Sa main gauche lâche le col de ma veste pour plonger dans les poches intérieures. Le silence s'installe quelques secondes.

-C'est pt'êtré bien vrai que t'as pas de pognon mon salaud ! C'est pas une raison pour venir nous emmerder dans notre secteur. Tu dégages ! et qu'on ne te revoit pas traîner autour de nous.

Il se recule. Son odeur m'agresse moins. Je me relève en m'appuyant sur la main droite en évitant de mettre ce qui me paraît être une blessure au contact avec le sol.

Sans un autre mot, je m'éloigne et fait le tour des bâtiments en recherchant cette fois-ci la lumière. La pluie a presque cessé. Un petit crachin a pris le relais, histoire de dire que le réservoir n'était pas encore vide.

Je suis de nouveau sur la grande place et peux admirer mon état. Ma main gauche est coupée sur trois ou quatre centimètres. La plaie semble profonde car de vilaines lèvres baillent de chaque côté, un filet de sang coule en permanence. Mon pantalon et le bas de la veste sont maculés. Cette fois-ci je ressemble de plus en plus à mes agresseurs, mon look de clodo s'affirme.

Les rues sont maintenant désertes, les restaurants fermés. De temps à autre un véhicule circule. La fatigue, cette fois-ci, me pèse de tout côté. Seule la brûlure de ma plaie me rappelle à la réalité. Pourtant j'essaie de la tenir fermement appuyée dans la poche de ma veste, contre ma hanche. J'essaierais bien d'autres halls d'immeubles mais ils sont munis de portiers électriques.

En inspectant les rues avoisinantes, je finis par découvrir un chantier dont les planches de la palissade semblent avoir été malmenées. Une légère poussée et me voici à l'intérieur. Ce n'est pas un trois étoiles mais pour cette nuit ce sera suffisant. Après avoir escaladé un tas de gravillon et de sable j'accède à un volume abrité. Il serait vraisemblablement mieux de monter dans les étages mais l'obscurité me l'interdit. Je me contenterai donc du substrat de lit offert par les sacs empilés à l'abri. Plâtre ?, ciment ?, ..peu importe au stade où en est mon costume.

Je ne savais pas que l'on pouvait apprécier un endroit pareil, mais il est vrai que je suis si peu.. Le sommeil finit par gagner la partie. De temps à autre, des douleurs me rappellent qu'il existe des endroits plus confortables pour

dormir. Un petit changement de position libère le muscle ankylosé et je repars pour une autre étape.

Les premières lueurs de l'aube, accompagnées du bruit de la ville qui reprend son rythme diurne, me décident à quitter mon abri avant que le chantier ne reprenne. Un coup d'œil à mon poignet gauche m'informe que ma montre n'est plus là. L'ai-je perdue dans l'échauffourée ou est-elle ce matin dans la poche du maître de Kirikiki ?

Je n'ose ni regarder les vitrines, ni croiser le regard des gens. J'ai peur de ce que je vais y voir.

Cette nuit le sommeil a effacé la faim qui me rappelle que je suis à jeun depuis trop longtemps. Mon ventre crie famine et réclame de quoi l'apaiser. Que puis-je lui offrir ? Je n'ai pas davantage d'argent que je n'en possédais hier au soir. Ma main droite tâte partout à la recherche d'un miracle, mais.. il n'y a pas de miracle.

Je suis mes jambes, espérant que le hasard va m'apporter une solution. Je repasse de jour tous les endroits où j'ai passé cette nuit. Mes compagnons de la veille, joueurs de

couteau, ne sont plus là. Seul un grand carton détrem pé me dit que je n'ai pas rêvé.

Petit à petit les rues se remplissent, la circulation s'intensifie et je continue d'errer le ventre creux. Je finis par me décider à regarder l'image que renvoient les glaces des magasins. Cette fois-ci c'est bon, j'ai plongé : -j'ai le look de l'emploi. Je ne porte pas un costume mais un chiffon décoré de tâches diverses et variées. La tête ne vaut guère mieux. En partie centrale, des cheveux poivre et sel retombent sur le front et sont entourés par des choses indéfinissables, heureux résultat du côtoiement de mes cheveux mouillés avec le ciment. Pour peu que le temps continue de s'améliorer cela ne va pas être triste, certains s'enduisent de gel moi je les ai carrément cimentés. Le reste n'est pas mieux : -le visage laisse apparaître une barbe d'un jour qui fait d'autant plus négligée que le poil présente toutes les nuances du gris associées à celles du ciment. Cette nuit je doutais mais ce matin aucune ambiguïté n'est possible : j'ai plongé dans le monde des marginaux. C'est curieux, j'ai honte que les gens me voient ainsi et pourtant, je suis devenu transparent. Personne ne me voit ou ne prête attention. Comparativement, si un chien était dans mon état, les spécialistes SPA de la capture seraient sur le terrain. Je n'existe pas, je peux crever, me rouler dans le caniveau, cela indiffère tout le monde.

Il faut que je trouve une solution !... A priori, je n'ai pas la tenue du parfait exécuter de hold-up (Pourquoi sais-je cela et pas qui je suis ?). Il n'y a qu'une solution : -me faire ramasser par la police !

Cela n'est pas plus facile que le reste. Si je fais le guignol dans la rue, il y a bien des chances pour que je continue

d'être transparent. Pour attirer l'attention il faut monter la gamme et surtout constituer une véritable gêne pour tous ces braves gens qui m'entourent. Dans un bistrot ou un restaurant je risque de tomber sur un videur professionnel. La plaie de ma main provoque une douleur qui irradie maintenant jusqu'au coude. Je risque en plus de me retrouver avec une tête comme une carafe.

Tiens ! une banque.. Banque ...Ce ne doit pas être la bonne solution. Tout d'abord il y a un sas que je ne suis pas certain de passer, et à l'intérieur suffisamment de monde pour me reconduire manumilitari dehors.

Un opticien ! C'est peut-être le début de la solution. À l'intérieur ils sont trois : -deux femmes, -un homme. La plus jeune des deux femmes est derrière un comptoir et doit travailler. La seconde subit des examens derrière un instrument qui fait penser à des jumelles, ce doit être une cliente et l'homme qui s'en occupe un deuxième employé ou le patron.

Je décide de m'installer face à la vitrine en frappant celle-ci avec ma main, à plat au-dessus de ma tête. En même temps je crierai que je veux voir clair.

Si je n'étais pas aussi pommé, je crois que je rirais. Mon scénario est simpliste mais il a peut-être une chance de fonctionner.

Le plus difficile est de m'approcher de la vitrine et de mettre mon plan à exécution.

Le premier « -je veux voir clair » est à peine audible. Je ne dois pas être comédien dans la vie. Le premier coup frappé du plat de la main gauche me fait hurler de douleur. De ce fait le deuxième « -je veux voir clair » monte de quatre tons pendant que ma blessure se rouvre, m'inondant le poignet et laissant des traces macabres sur la vitrine.

Cela semble réveiller tout le monde : les promeneurs qui s'arrêtent et commencent à faire cercle (à bonne distance), le bonhomme de la boutique qui sort en vociférant.

-Qu'est-ce qui vous prend ?.. Pourquoi faites-vous cela ?.. Arrêtez !.. Regardez l'état dans lequel vous mettez la vitrine.

Imperturbable je continue mon manège. Ma main droite frappe fort mais la vitrine doit être en verre pare-balle car elle n'émet aucune vibration. Par contre à chaque coup (retenu cependant) ma main gauche améliore la décoration. La douleur est telle que je n'ai plus aucune peine à lancer mon « -je veux voir clair » à la cantonade.

Dans le groupe qui s'est formé fusent :

-Il n'a pas l'air content du service pour réclamer avec une telle insistance.

-Tu as vu dans quel état il est ?..

-Il faut faire quelque chose, on ne peut pas le laisser se vider de son sang comme cela.. (*Enfin ! quelqu'un qui pense..*)

Le propriétaire (ou l'employé) continue de m'apostropher :

-Mais enfin !.. Mais enfin !.. Qu'est-ce que vous voulez ? Ce n'est pas bientôt fini ?..

Je marque un temps d'arrêt dans mes gesticulations. Par contre je reste le nez collé à la vitre, les bras en V au-dessus de la tête et,.. un peu moins fort : « Je veux voir clair » .. « Je veux....

Il se rapproche alors de moi, pose, avec précaution, sa main sur mon épaule :

-Calmez-vous on va vous aider !..

Je recommence aussitôt à frapper la vitrine, et lui recule de trois pas et rentre dans sa boutique. Il décroche le

téléphone. Ça y est !!!... Je dois me retenir pour ne pas montrer ma joie et continuer à jouer les tarés : -Je veux voir clair,.. je v..

Dans le magasin l'homme revient vers la porte, la pousse et ferme la serrure à clé. Les regards que les trois occupants me jettent ont repris de l'assurance. Entre eux et moi, il y a maintenant une serrure.

Je reste le nez collé à la vitrine (le rôle, que je me suis assigné, est plus facile à tenir dans cette position que face à la foule). Avec la main droite je récupère du sang laissé par la main gauche et j'en profite pour améliorer la décoration de la vitrine.

Derrière les quolibets continuent de fuser mais la foule reste à bonne distance (Ce doit être la distance de fuite au cas où ma folie supposée se retourne contre eux).

La répugnance que j'éprouve à jouer le premier rôle de cette clownerie m'incite à prendre mes jambes à mon cou. Ma raison me dit que c'est la bonne stratégie et qu'il faut attendre sans trop en rajouter.

Ça y est, la cornemuse de la police est perceptible. Elle se rapproche ..., pourvu que ce soit pour moi ! Leur véhicule vient de s'arrêter.

Je continue de battre la vitrine à petits coups brefs sans changer un mot à mon monologue.

Des mains m'empoignent et passent les miennes dans mon dos. Je suis menotté.

-Putain !.. dis, t'as vu cette blessure. Il faut d'abord l'amener aux urgences.

Je suis conduit au camion sans ménagement particulier mais sans véritable brutalité. En fait, ils traînent un veau avec lequel il est inutile de parler. Leur opinion est déjà faite : -je suis « givré » ou « cintré ». Un flic est entré chez

l'opticien qui a rouvert sa porte et parle maintenant avec lui. Il s'exprime, presque autant que moi tout à l'heure, avec les bras et les mains. J'ai dû le rendre fou.

Enfin, .. le flic plénipotentiaire remonte dans le camion qui démarre avec sa musique. Mes admirateurs se sont dispersés à l'exception de deux ou trois passionnés d'art abstrait qui admirent mon œuvre sur la vitrine. Les rues succèdent aux rues, les carrefours aux carrefours, sans que les unes ou les autres n'éveillent en moi quoi que ce soit.

Après avoir franchi un pont nous arrivons vers un ensemble de bâtiments dont nous entreprenons de faire le tour. J'ai eu le temps d'apercevoir de grandes lettres au-dessus de la façade : **CHRU Ambroise** Mais pas celui de lire la suite. Nous entrons maintenant à l'intérieur de la structure. Cela semble immense. Les rues internes succèdent aux rues de la ville. De part et d'autre : des bâtiments perdus dans la verdure. Ils semblent avoir leur spécificité : -Centre de trans.... , Centre .. Après avoir passé une immense aire de parking nous arrivons à une entrée sur laquelle un panneau éclairé (malgré l'heure avancée dans la matinée) signale : **URGENCES.**

Jusque là, ces messieurs du guet qui ont continué leurs conversations : -le petit dernier, -les emprunts, ... , le temps, ... m'interpellent par un « -On va te détacher, tu te tiendras tranquille ! ». J'ai envie de leur signaler que l'on n'a pas gardé les vaches ensemble, mais j'ai été bien content de les voir arriver. Je me contente d'un grognement d'approbation.

Après être descendus du véhicule nous nous approchons d'une guérite qui semble être un secrétariat.

-Habituellement c'est la nuit que vous nous amenez ce genre de client !

-Hé oui ! .. mais vous voyez, on n'arrête pas le progrès.

-Votre nom ?

La question s'adresse à moi.

-Je ne sais pas.

-Vous ne savez pas votre nom ? Vous avez dû en faire une fête cette nuit ! Et votre prénom, vous vous en souvenez ?

-Peat.

-C'est votre nom ça ! Bon, je note : P. ..

-Non, non ! C'est mon prénom.

-Bon, rentrez le, on verra l'identité après.

-Je vous dis..

-Écoute ce qu'on te dit et avance !

J'entre donc, accompagné de mon cerbère auquel la chaîne des menottes me lie. Les autres restent aux entrées. Une infirmière (ou une interne) nous invitent à pénétrer dans une minuscule chambre où l'on me fait asseoir sur un brancard, après m'avoir remis des compresses stériles pour comprimer ma blessure. Mon bras me fait de plus en plus mal.

Les minutes succèdent aux minutes. Maintenant que ma stratégie a abouti, ma faim se réveille, insidieuse, insistante. De la bouche à l'intestin, tous mes organes crient.

-J'ai faim, m'entendis-je dire à mon voisin.

-Au lieu de faire le cirque, il fallait déjeuner ce matin.

Encore un rusé qui a tout compris, celui-là et dire que je dois m'en remettre à sa bonne volonté . Enfin, un interne entre :

-Alors ! qu'est-ce qui vous arrive ?

-Cela dépend de quoi vous parler docteur : -ma main, c'est facile à expliquer, -le reste moins ..

-Qu'est-ce que c'est le reste ?

-Je ne me souviens de rien, même pas de mon nom. Lorsque je pense prénom, c'est le mot « Peat » qui vient. J'ai bien conscience que cela n'a pas de sens mais rien n'y fait. Lorsque les policiers m'ont amené ici, je n'ai reconnu aucun coin de la ville et j'ignore comment elle s'appelle.

-Effectivement, si vous n'affabulez pas, c'est curieux. Vous êtes à Dermont, il est 10h15 et nous sommes le 31 mars 2003..

-Comment dites-vous ?

-Dermont Torrent ! C'est un nom composé.

-Cela ne me dit rien, pas plus le nom que la date. En guise de dates j'ai 1515 – Marignan, 1789 – Révolution, 1889 – Tour Eiffel, .. et d'autres références historiques, mais rien qui fasse sens par rapport à ma vie.

-Effectivement ! Vous êtes un drôle de personnage. Votre aspect vous apparente aux clochards, et votre expression est celle de monsieur « tout le monde ». Ce dernier point n'est pas très indicatif car il n'y a pas que les misérables qui se retrouvent en marge de la société. Nous allons commencer par soigner cette main. Ensuite, nous verrons si vous relevez de mes confrères psychiatres. Comment est-ce arrivé ?

-Un clodo qui en voulait à mon argent alors que je n'en avais pas.

-Vous avez été agressé ? C'est peut-être le choc qui vous a fait perdre momentanément vos repères.

-Non, non, docteur ! J'errais sans un sou, ni le moindre papier, sous la pluie. Je me suis endormi dans un garage resté ouvert et c'est là qu'ils m'ont agressé. Il a dû me suivre parce qu'auparavant je l'avais vu avec deux autres indiens dans une entrée abritée.

-Des indiens ?

-Des clochards si vous préférez. Le mot indien m'est venu comme cela.

-Bien ! Commençons par le plus simple, votre groupe sanguin.

Il me fait un garrot au bras droit, pique, dénoue le garrot et rempli trois ou quatre tubes. Puis, après m'avoir mis un léger pansement :

-Montrez-moi cette main. Ce n'est pas très beau. À quelle heure avez-vous fait ça ?

-Dans la nuit docteur. Je ne peux pas préciser l'heure, je n'ai pas de montre.

-Je vais vous faire quelques points mais je crains que certains ne lâchent car il aurait fallu intervenir beaucoup plus tôt.

S'adressant au policier :

-Vous pouvez peut-être le détacher. Il n'a l'air ni dangereux, ni agité et ce sera plus facile pour tout le monde.

Se retournant vers moi :

-Installez-vous sur ce tabouret et retournez votre bras pour que j'ai la plaie face à moi. Si vous craignez, regardez le mur. De toute façon vous n'aurez pas mal.

J'obtempère et me retrouve quelques minutes plus tard avec un gourdin blanc en guise de main gauche.

-De quand date votre dernier vaccin antitétanique ?

-Je vous ai dit, docteur, que je ne me souviens de rien.

-Ma foi, ça a l'air vrai À titre de précaution je vais vous faire un rappel. Défaites votre pantalon, je reviens avec une dose de vaccin.

Une vague piqûre de moustique, un essuyage en règle avec un coton imprégné de produit désinfectant et :

-Il faudra refaire ce pansement d'ici trois ou quatre jours. Si vous pouvez revenir à l'hôpital, vous irez aux consultations externes en ville, rue Marbeuf, l'après-midi, vous attendrez moins.

-Merci docteur, mais je ne sais pas

-Décidément il faut faire le point, je vais appeler un psychiatre du centre ..

-Attendez docteur, nous l'avons amené aux urgences parce que le commissaire Bertel, à qui nous avons fait part de la situation, nous l'a ordonné. Maintenant que sa blessure est soignée nous allons l'amener au commissariat. Le commissaire décidera de ce qu'il y a lieu de faire.

Et, se tournant vers moi :

-Quant à toi, donne ton poignet Pas celui là, le droit !

Je ne répons rien mais ne peut m'empêcher de penser qu'entre le pansement à gauche et les menottes à droite, cela va être pratique.

-Je pourrais peut-être aller aux toilettes avant de partir ?

-Y'a pas le feu ! Tu attendras d'être au commissariat.

Le toubib me sauve la mise en signalant le local attendant, sans autre communication que la porte avec la pièce où l'on se trouve.

-Bon, ça va ! Mais tu n'y restes pas dix ans. De plus ils ont besoin de cette salle de soins et nous, nous sommes attendus ailleurs.

Après ces amabilités, ... quelques contorsions, .. nous voilà repartis en direction du commissariat. Bientôt la fourgonnette entre sous un porche de pierres taillées. L'endroit ne respire ni la joie, ni l'entretien exacerbé. Nous accédons à une cour dans laquelle deux voitures bleues sont rangées. La fourgonnette trouve sa place au

millimètre près entre les deux autres. Je souris, malgré ma situation, en pensant : lorsqu'ils interpellent des « gros », ils doivent faire appel à un autre commissariat. Après être descendus, nous revenons sous le porche où une marche permet d'accéder à une porte qui fut jadis vernie, et au-dessus de laquelle brille une enseigne sur laquelle on peut encore lire : Commissariat. Trois autres marches et nous pénétrons dans une pièce minuscule. Derrière une unique banque en bois siège un homme tout en rondeur. Méchamment je me laisse aller à penser qu'il est interdit de fourgon. Seule sa chemise rappelle son appartenance au corps de la police. Face à lui, un unique banc peut accueillir trois personnes à condition qu'elles se serrent. En plus de la porte d'entrée, deux portes : l'une sur le mur droit en entrant, l'autre face à l'entrée, juste à côté du préposé à l'accueil.

Ça pue l'ennui et la misère. Le beige jaune pisseux, qui sert de peinture aux murs, fait d'autant plus ressortir le mobilier en bois « blanc naturel ». Jadis ce dernier a dû avoir un vernis que le temps et les lavages ont emportés et l'usage a déposé des traces où la poussière et la transpiration ont pris la plus grande part dans l'œuvre décorative. Par-ci, par-là, des circulaires, sont affichées, collées aux angles par des bouts de papier scotch. Il doit y en avoir eu des circulaires, car les traces laissées créent une animation de surface et l'on en vient à regretter qu'il n'y en ait pas eues de collées plus bas. Au-dessus du banc une affiche vante le bonheur d'appartenir à la police nationale en pratiquant un « métier de communication ». Dans ce cadre, c'est presque une provocation. Je pensais être dans un centre ville. J'ai dû mal interpréter l'environnement car ce n'est pas possible que ce soit le

commissariat d'un quartier coquet ; c'est une ruine dans un quartier de misère. J'essaie de me souvenir d'autres endroits similaires..., mais rien..., rien. Malgré tout, ce qui me tient lieu de cerveau me dit que cela ne colle pas.

Nous passons la porte située face à celle d'entrée pour pénétrer dans un couloir qui semble long mais, surtout, sombre. Au milieu pend un abat-jour métallique qui ne diffuse aucune lumière. Le maigre éclairage est fourni par des portes restées entrouvertes, ainsi que d'un bloc de secours tout au fond.

On me fait pénétrer dans un local sur la droite. C'est une pièce de quatre sur cinq dont la décoration est à la hauteur de ce qui précède. De chaque côté des armoires métalliques sont alignées. Elles sont grises et ont dû être manœuvrées souvent car les mains des utilisateurs ont sédimenté. Au-dessus, des cartons de dossiers donnent une impression de dépôt. Les uns portent des dates, les autres des codes. En partie centrale deux bureaux, de la même fabrication que les armoires, sont séparés par une distance d'environ deux mètres. Ils se font face. Derrière chaque bureau un fauteuil en tubes (ou du moins ce qui prétend, par les appuis pour les bras, être un fauteuil) et face à chaque bureau deux chaises aussi originales que les fauteuils.

Mon accompagnateur, toujours aussi civil, m'invite à m'asseoir sur une chaise pendant qu'il me détache et s'installe face à moi. Il sort une série de feuilles de papier qu'il empile soigneusement les unes sur les autres en les intercalant avec un carbone. Je dis plus vite que je ne pense :

-Vous tapez ? Vous n'avez pas d'ordinateurs ici ?

-De quoi tu t'occupes ! Tu sais ce que c'est un ordinateur, toi ?

-Je crois. Tout le monde se sert de Word..

-M'emmerde pas avec Word, donne-moi ton nom, ton prénom et ta date de naissance.

La machine fait entendre ses bruits qui me paraissent familiers : -le rouleau presseur qu'on débraye, les feuilles qui bruissent lorsqu'on les introduit. Il les range de façon à ce que les bords inférieurs et supérieurs soient bien parallèles au bord du rouleau, relâche le rouleau presseur, positionne sa première ligne d'écriture et relève la tête attendant ma réponse :

-Je vous ai dit que je ne sais pas.

-Tu as décidé de te foutre de nous. Tu ne sais plus qui tu es mais tu connais les ordinateurs et les traitements de texte. Il faut arrêter maintenant. Ton nom !

-Vous avez bien entendu ce qu'a dit le toubib à l'hôpital, il faut me montrer à un psychiatre. J'aimerais bien comprendre moi aussi.

Ah oui ! Tu voudrais bien ! Mais moi, ce n'est pas la mission qu'on m'a donnée. Je dois taper le rapport de notre intervention et pour cela j'ai besoin de ton nom. TON NOM ! !

-C'est pas la peine de gueuler comme un veau, je vous dis que je ne n'en sais rien. Quand j'essaie de me souvenir de mon nom, le seul mot qui raisonne à mon esprit est Peat.

-Eh bien ! Voilà, on commence à s'entendre. Je note Pit,, avec un « i », deux « t » ?

-Je ne suis pas sûr mais je l'écrirais « P-e-a-t ». De toute façon ce n'est pas un nom, c'est un prénom.

-Tu as décidé de me faire tourner en chèvre ce matin. Si tu continues, je sens que je vais te faire un massage à la main gauche.

Il en serait peut-être capable ce con là ! Pourtant ses yeux ne sont pas en phase avec ce qu'il dit. Ce sont des yeux de bon gros toutou. Insidieusement, les paroles d'une chanson remontent : « J'aimais les chiens, Dieu me le pardonne : Ils l'avaient dressé comme un homme ! ». Méfions-nous, il est peut-être dressé à faire mal, lui aussi.

-Je t'ai parlé ! Tu rêves, TON NOM !

-Ne criez pas ! Cela ne sert à rien. JE N'EN SAIS RIEN !

-Oh l'enfoiré ! Il me demande de ne pas gueuler et c'est lui qui me couine dans les oreilles.

Il passe la tête dans le couloir :

-André !.. André ! Viens voir sinon je vais faire un malheur avec cet abruti.

.....

Le bruit d'un pas résonne dans le couloir.

-Qu'est-ce qui arrive ! Il a l'air d'être calme pourtant.

-Je n'en tire rien, je n'arrive même pas à obtenir son nom.

-Pourquoi ne voulez-vous pas nous donner votre nom ?

-Tiens, il ne me tutoie pas celui là !

-Je n'ai pas de souvenirs. Je ne sais ni qui je suis, ni d'où je viens, ni ce que je fais habituellement.. Le seul mot qui me revient à l'esprit c'est « Peat.. P – E –A –T» et lorsque j'y fais référence, il raisonne comme mon prénom suivi de quelque chose qui ne fait pas surface.

-Eh bien ! On va faire avec. D'ailleurs il se peut que ce soit votre nom. Vous avez peut-être l'habitude de le dire en premier. Allez ! Je m'installe : -Peat, clac,clac, clong, -clong, clong, -Prénom : -clong, ..., on mettra ça plus tard, -date de naissance : dzin, clong, clong, ...

La vieille Olympia remplit vaillamment son office, avec un bruit d'un autre âge me semble-t-il.

-Bien ! Lieu de l'interpellation : 115 place Ronde. La musique de la machine reprend.

-Circonstances de l'interpellation :.. Pourquoi faisiez-vous cette représentation ?

-Je voulais que vous veniez me chercher.

-Voilà autre chose.. dit le premier resté debout.

-Laisse faire ! Je prends sa déposition comme il le dit. Alors, si je comprends bien, vous avez fait un scandale uniquement pour vous faire ramasser.

-Oui ! Après bien des réflexions, c'est la seule idée que j'ai eu pour régler mon problème : -Je ne savais pas où j'étais, ce que j'y faisais et, pour tout arranger, j'avais faim. J'ai bien pensé jeté un pavé dans une vitrine de bijoutier mais je n'ai pas vu un seul caillou à proximité. J'ai donc eu l'idée de ce scénario : me faire prendre pour un fou. Ma blessure m'a bien aidé car, si elle ne m'avait pas fait si mal, je ne sais pas si je n'aurais pas éclaté de rire.

-Vous avez faim ?

-Ce n'est pas la famine mais, depuis hier au soir où je me suis retrouvé sur cette place ..., j'ai un sacré creux.

-Va donc lui chercher un sandwich à côté. Je continue de prendre sa déposition.

Petit à petit ma courte histoire se traduit en procès verbal de police. Le type qui m'interroge est sympathique, direct. Il doit être efficace (...quels sont les critères sur lesquels je m'appuie pour penser cela.. ? Pas de réponse sur cette ligne là non plus).

-Bon, nous allons prendre vos empreintes, ainsi que des photos anthropométriques, pour diffuser votre

signalement. Les photos ne se feront peut-être pas aujourd'hui car je ne sais pas encore si les gars de l'identité judiciaire seront disponibles. Je vais également éplucher les disparitions signalées ces derniers temps. Mangez le sandwich que mon collègue vient de vous apporter. Mon collègue s'occupera de vous. Au cas où des idées bizarres vous traverserez l'esprit, je vous signale que nous sommes ici au rez-de-chaussée. Vous pouvez sauter par la fenêtre sans vous faire de mal. Par contre cela ne vous conduira nulle part car elle donne sur une cour anglaise.

Il sort, me laissant seul dans la pièce.

Après avoir remercié pour mon sandwich, je m'intéresse directement à lui sans davantage me préoccuper de ce que viennent faire les Anglais dans cette histoire. Le sandwich fini je cherche de quoi m'essuyer. Mes poches sont évidemment toujours vides donc : à la guerre comme à la guerre, c'est la manche ainsi que le plastron de la veste qui font office de mouchoir. De toute façon au stade où en est l'ensemble : entre les tâches de sang noirâtres et les résidus de la veille, je suis plus proche de mes méchants compagnons d'hier au soir que de monsieur Lambda.

Comme personne ne vient, je vais jeter un œil à la fameuse cour anglaise. En face de la fenêtre, à environ un mètre cinquante, un mur monte vers les hauteurs. Il ne présente que de petites ouvertures « barreaudées » en partie basse, semblables à des soupiraux. Plus haut des lucarnes munies également de barreaux. En tendant le cou je vois une partie des murs de retour, d'un côté à deux ou trois mètres et de l'autre, je n'aperçois que l'amorce du mur à une distance qui semble supérieure à cinq mètres.

-Alors ! On tente la belle..

C'est le gros joufflu de l'accueil qui vient d'entrer.

-Allez, donne tes doigts !

Et moi qui n'étais déjà pas très propre bénéficie de bouts de doigts décorés au gras de carbone pour empreinte. Comme il ne semble pas décidé à m'offrir quoi que ce soit pour me nettoyer, c'est le pantalon qui remplit la fonction.

-Bien ! Maintenant, en attendant cet après midi que l'on sache ce que l'on fait de toi, je vais te mettre en cellule.

Tiens, celui-ci me tutoie également. C'est curieux, sur trois flics qui se sont adressés à moi depuis ce matin deux me tutoient ; seul le troisième me parle comme on parle à un homme civilisé. C'est ce dernier qui me semble être non seulement le plus humain, mais aussi le plus futé. Enfin, il ne faut certainement pas généraliser. Bien que je n'aie plus d'exemples en tête, il doit bien y avoir de parfaits salauds intelligents et de braves abrutis. Mon flic « enveloppé » me fait sortir et reprendre le couloir en direction du fond. La porte passée, il n'y a plus aucun éclairage naturel. Le couloir repart sur la droite pour bifurquer à nouveau sur la droite au bout de quelques mètres. Nous y voici ! Je ne sais pas si j'ai déjà goûté à la prison pour reconnaître ainsi, à moins que ce soit le local et sa décoration qui ne portent pas à confusion. Les cellules sont séparées par des parois d'une dizaine de centimètres avec au fond une petite lucarne barreaudée. C'était elles que je devais apercevoir tout à l'heure de l'autre côté de la cour. Côté couloir toute la largeur de la cellule est occupée par des grilles munies de barreaux qui devraient pouvoir résister aux assauts d'un ours en furie. Après avoir été invité à entrer dans la première :

-Clac, clac, ..

Ça y est, je suis en cage.

-et si j'ai un problème..., la colique par exemple, qu'est-ce que je fais ?

-Tu gueules ! on t'entendra ; mais ne nous casse pas les pieds pour rien du tout.

Me voilà seul. C'est lugubre. L'ampoule du plafond tient plus de la veilleuse que du lustre. De plus elle est suspendue au milieu du couloir à trois ou trois mètres cinquante de haut. Le peu de lumière de la pièce vient plus du vasistas qui donne sur la cour que de l'ampoule. De ce fait c'est surtout éclairé côté grille et porte, et quasiment obscur sur la paillasse en béton qui court d'un mur à l'autre au fond de la cellule. La monte à peu près à deux mètres cinquante de haut. Au-dessus d'elle, un bandeau de béton (ou un linteau) assure la jonction avec le plafond. Je peux aller et venir car la pièce fait environ deux sur trois ; la nuit précédente je l'aurais trouvée confortable. Mes vêtements sont maintenant secs mais au toucher ils laissent une impression désagréable. Ils sont à la fois moites et durs. Ce sont mes cheveux qui me gênent le plus et j'entreprends de les frotter très fort avec les deux mains afin de les débarrasser au maximum du ciment qui les agglutine. Je ne sais pas qui je suis mais, en plus, j'ai la drôle d'impression de ne pas être « moi » lorsque je passe la main dans ce qui me sert de tignasse. Les murs ne m'apprennent pas grand chose hormis que la majorité des habitués ne donnaient pas dans le romantisme. C'est un digest des littératures de lieux d'aisance. Les graveurs qui ont travaillé à cette œuvre ont eu du mal car si la peinture a bien voulu céder, il n'en est pas de même de l'enduit qui est dessous. Comme je n'ai rien de mieux à faire, je fais des essais de résistance des matériaux. Mon ongle est sans effet. Pourtant cela ne semble pas être du béton : on ne

voit nulle part une trace de coffrage ou une trace laissée par une bulle d'air. Ce doit être une murite.... Murite, murite, ... Comment est arrivé ce mot ? Il a jailli spontanément et mon propre nom est toujours ailleurs. Enfin, j'aurai peut-être une explication un jour. En attendant mon seul intérêt est réduit à l'observation des hiéroglyphes de la cellule et aux supputations sur les moyens avec lesquels ils ont été tracés. Il se peut que mes prédécesseurs aient eu des poches plus garnies que les miennes et une imagination mesurée. J'abandonne ces réflexions pour marcher de long en large. Clac, clac, clac ... font mes talons sur le sol. Tiens, bien que très sales, ces chaussures ont l'air d'être bien coupées.

Clac, clac .. Et encore clac, clac,..

La porte d'accès au couloir des cellules s'ouvre. J'ai perdu la notion du temps : matin ? soir ? Grâce au sandwich mon estomac ne tire pas trop.

-Allez déshabille toi et enfile ce que je t'apporte ! me dit le grassouillet devant la grille.

-C'est habituel ça ? Lorsque les gens sont sales, vous les rendez présentables ? Je peux, peut-être, prendre une douche, vu mon état.

-Il n'est pas question de douche. D'ailleurs, il n'y en a pas ici. C'est le commissaire qui est intéressé par les traces de sang qui sont sur tes affaires. Allez, hop ! À poil et mets tes affaires dans ce sac. J'obtempère sans enthousiasme et me retrouve en caleçon et chaussettes.

-Tout, a dit le commissaire !

La situation est dégradante, c'est du moins le sentiment que j'en ai, mais je ne suis pas en mesure d'imposer un quelconque point de vue.

Le gros daigne enfin pénétrer dans la cellule, pose un paquet d'affaires sur le lit et récupère le sac dans lequel j'ai empilé les miennes. Il ressort sans autre commentaire. Comme je suis plus pressé de me rhabiller que de poser des questions, j'enfile les frusques qui viennent de m'être remises. Elles ne viennent pas de chez un grand couturier mais elles ont le mérite d'être propres. J'aurais bien pris une douche..

N'ayant pas de glace où observer mon reflet, je me regarde de bas en haut. J'avais des souliers, maintenant ce sont des pompes ! Par temps de pluie elles doivent pouvoir me servir de piscine. Les pantalons flottent au-dessus comme des voiles mal haubanées. Seul le pull ne me fait pas trop regretter ma veste. Il est à ma taille et à col roulé, et il a le mérite de m'isoler de la fraîcheur humide du local. Il cache également l'horrible chemise multicolore au col infâme. Les couleurs du pull, moins voyantes cependant que celles de la chemise, atténuées par le gris ambiant ne vont, tout de même, pas être tristes en pleine lumière.

À nouveau, le temps s'écoule au rythme de mes allers et retours. Combien ? Je ne sais pas. L'après-midi (me semble-t-il) est coupé par la visite de celui qui a rédigé le procès verbal, ce matin. Il est accompagné de deux hommes, tous deux d'une cinquantaine d'années : l'un est en costume de ville, l'autre en chemise. S'adressant à ce dernier :

-Voici l'homme que nous avons interpellé place Ronde. Depuis il est calme et ne nous a pas posé de problème.

-Bien ! je vais abandonner mon bureau au docteur Burto afin qu'il se fasse une idée de la situation, ensuite nous aviserons. Faites le nécessaire et laissez un homme en

faction à la porte de mon bureau (l'homme en chemise parle en « patron », ce doit être le commissaire).

Je les suis dans le couloir central dont l'éclairage est toujours aussi brillant et pénètre dans un bureau que je n'ai pas encore visité. Me voici seul avec l'homme en costume de ville qui est donc docteur aux dires du supposé commissaire. Le bureau est moins encombré que celui qui m'a accueilli ce matin. Ce qui tient lieu de bureau est une table, d'une certaine allure, qui dénote dans le misérabilisme ambiant. Après y avoir été invité, je m'installe sur une des deux chaises en bois, faisant face à celui qui est venu pour moi.

-Selon vos déclarations vous seriez atteint d'amnésie ! Nous allons reprendre ensemble votre déclaration depuis votre « retour » et, en particulier, l'agression que vous semblez avoir subie. À propos, votre main ne vous fait-elle pas par trop souffrir ?

-Non, docteur ! Une légère brûlure, sans plus.

À partir de cette prise de contact je suis amené à raconter mon histoire personnelle. Bien qu'elle remonte seulement à la veille, cela va prendre un temps certain pendant lequel je devrai éclairer quelques détails.

Des tests suivent. Dans un premier temps, ils vont concerner essentiellement la mémoire à court terme : séries de mots ou de nombres.

Nous passons à des tests associatifs : -le toubib dit un nom et, sans prendre le temps de réfléchir, je dois faire écho par un mot.

-vache cochon

-poulet canard

-Fleur.. couleur

j'ai également droit à des repères datés :

- 1515..... Marignan
- 1789..... révolution
- 1963.....Troyes
- Vous ne souvenez pas d'événements marquants de 63 ?
- Non docteur !
- L'assassinat de Kennedy.....
- Ah oui ! L'assassinat de Kennedy..
- Vous vous souvenez ! Que faisiez-vous à cette époque ?

-

-J'ai également droit à décrire des photos et des dessins ou tout un chacun peut y voir ce qu'il a envie d'y voir (tests projectifs paraît-il !).

La conversation reprendra à bâton rompu et je finis par m'entendre dire :

-Votre supposée amnésie n'appartient à aucune classification. Je devrais conclure que vous affabulez mais il est également très difficile d'être cohérent comme vous l'êtes dans votre affabulation. En conséquence, je vais vous placer en observation au pavillon Sainte Mélanie de l'Hôpital Central.

-Pardon docteur, je n'ai pas bien compris. Vous pensez que je simule éventuellement et que, si ce n'est pas le cas, une raison indéterminée m'en fait jouer le rôle, cette fois-ci inconsciemment ?

-C'est un peu plus compliqué que cela. De toute façon, nous nous reverrons au service Sainte Mélanie et nous essaierons d'apporter une réponse à votre situation. Je vais appeler le gardien et prendre les dispositions avec le commissaire Bertel pour votre transport à Sainte Mélanie. Au revoir, donc !

Il n'a pas franchi la porte que le grassouillet, placé de garde, entre.

-Alors, on t'en fait des manières. La police n'est plus ce qu'elle était. Quelques baffes ... et hop, le tour était joué ! Maintenant, même pour un clodo de ton espèce, il faut faire venir le « psychochose »... Je t'en foutrai moi de la psychologie.

Le temps de ces élucubrations, nous revenons à ma cellule où je m'installe sur le bas flanc.

Que de questions sans réponse ! j'aimerais savoir combien de temps cela va encore durer. Au bout de quelques heures (du moins est-ce le sentiment que j'en ai) le policier qui avait essayé d'établir le procès verbal vient me chercher.

-Allez ! En route. Je dois te passer les menottes. Donne ton poignet droit.

Et, nous voilà repartis, comme deux inséparables. Dehors la pluie a cessé. Le temps est « gris sale » et colore la ville d'une émotion d'ennui. Les carrefours succèdent aux carrefours mais restent dépourvus de tout souvenir.

Mes accompagnateurs (interrogateurs du matin) m'invitent à descendre et à les suivre. En guise d'accueil nous tombons sur un portier électronique d'où sort une voix, peu amène, nous demandant de décliner notre identité :

-Commissariat de la Tour, nous vous amenons l'homme vu par le professeur Burto, cet après midi.

Clac fait la serrure et, la voix, maintenant neutre, nous invite à monter. Nous pénétrons dans un hall qui n'ouvre sur aucun escalier de service, un de mes anges gardiens appelle l'ascenseur pendant que l'autre me dispense des menottes. Notre destination est le troisième. L'arrivée se fait dans un hall en tout point semblable à celui d'où nous venons. Seule la porte d'acier de sortie a changé de place. Clic-clac fait la serrure et une femme en uniforme blanc nous accueille. Il s'agit vraisemblablement d'une

infirmière. Elle nous invite à entrer dans un bureau où nous sommes rejoints par un homme en civil. À l'allure et au ton, ce doit être le responsable du service. On lui remet un document écrit qui, à travers les quelques mots prononcés, semble être un ordre de transfert. Une signature, un coup de tampon,.. ça y est le colis est réceptionné. Je me retrouve alors seul avec l'homme en civil qui me propose de faire le tour du service avec lui, en même temps qu'il me montrera la chambre N°30 qui sera la mienne. Cela semble organisé sur un mode linéaire avec, en appendice, en partie centrale : un bloc technique, administratif et de soins, de chaque côté tout du long les chambres des malades (?). L'ensemble constitue une espèce d'îlot relié au suivant par un sas dont seul le personnel possède la clé, ce qui signifie que ma prison de l'après midi s'est agrandie mais est toujours prison.

Je suis sensé revoir le professeur Burto dans les jours qui suivent mais pour l'heure je n'ai aucun traitement, à moins que je souhaite quelque chose pour dormir. Mon expérience de la veille m'ayant montré que j'avais un bon sommeil, je décline l'offre. Le dîner sera servi à 18h 30 (Enfin une bonne nouvelle depuis le sandwich de ce matin..) Je n'ai pas de montre mais j'ai remarqué des pendules dans tous les couloirs. Rendu à moi-même je vais m'installer dans « ma » chambre. C'est sommaire avec une pointe de luxe si je me réfère à mes habitats successifs des dernières vingt quatre heures : -un lit, -une table, -une chaise, -un placard penderie, un coin sanitaire, un crucifix en plâtre au mur. Je ressens un relâchement de ma tension nerveuse. Je ne sais toujours pas qui je suis ni d'où je viens, mais je vais pouvoir faire le point sans m'inquiéter de survie immédiate. Mon esprit se tend vers les tiroirs où

sont cachés mes souvenirs mais, même la porte de l'armoire reste fermée à double tour. Finalement j'en arrive à penser que, plus je prendrai le problème de front, plus le système se bloquera et finis par me dire qu'au détour d'une situation, d'une lecture, j'aurai peut-être la chance de soulever un morceau du voile. La pendule du couloir dit que 18h30 approche et mon estomac m'assure que c'est une bonne chose. Je prends donc le chemin de la salle à manger (ou du moins de ce qui s'appelle ainsi). Je côtoie dans le couloir des individus disparates tant au féminin qu'au masculin. Qu'est-ce qui peut bien réunir des personnes aussi dissemblables : -la folie, -ou au moins des troubles du comportement puisque au fronton du portail d'entrée j'ai lu « Hôpital psychiatrique » et nous sommes au service Sainte Mélanie de celui-ci. Il y a là des personnes de tous âges. Le seul point commun qui apparaît dès la première observation est une certaine absence dans le regard ainsi que des gestes ralentis. Une jeune femme (ou jeune fille) semble échapper à cette léthargie générale. Elle est au contraire prise de frénésie, marche de long en large devant le bureau du personnel soignant en produisant des sons incompréhensibles. Chaque fois qu'elle passe devant la porte du bureau elle frappe et crie : -Nathalie !..Nathalie ! il faut venir m'ouvrir. Une personne de service habillée du bleu marial lui dit que Nathalie va revenir, qu'elle est en train de faire les soins de madame Elle semble se calmer et s'assoit sur un banc faisant face au bureau. Le spectacle s'arrête et je reprends ma marche en direction de la salle à manger. Curieusement j'ai l'impression d'avoir été le seul qui fût intrigué par le manège de la jeune femme. Les zombis qui m'entourent n'ont été sensibles ni aux gesticulations, ni aux

manifestations sonores. Ils sont totalement étrangers à leur environnement et à ses variations, c'est peut-être l'objectif recherché mais quelle tristesse se dégage de ce comportement. Curieusement les premiers arrivés mettent le couvert. Petit à petit les tables se remplissent. Ne sachant où aller, je reste dans un coin où une dame de service vient me chercher pour m'installer à une table. À ma gauche, un grand lascar prend beaucoup de soins à essayer de disparaître (Vue sa taille cela lui est difficile). Tous ses gestes sont empruntés, près du corps. Face à moi un personnage que je classerai dans les septuagénaires. Debout il doit être légèrement plus grand que moi. Le haut du crane est dégarni et une couronne de cheveux courts et blancs entoure un dôme poli. L'ensemble dégage une impression de maigreur : -pommettes saillantes et carénées -nez camus, -menton plus suggéré, par une masse de chair en forme de bille, qu'existant. La bouche est une blessure sans lèvres. Au-dessus de l'ensemble deux yeux noirs qui vous radiographient sans aménité. Son signe de la tête, sec et accompagné d'une onomatopée doit indiquer qu'il me salue. Je réponds sans m'étendre mais déjà il s'intéresse à ce qui se passe ailleurs. Contrairement aux autres ombres, l'œil est vif et l'attitude générale appelle plus au commandement qu'à la soumission. À côté de lui, l'ombre d'une ombre est empilée sur la chaise. Tout déborde et fait des plis chez cette pauvre femme. C'est un débordement sans joie, un débordement de fatigue, d'usure et de lassitude face à la vie. Tout est flasque : -les chairs, -les traits qui commencent sans s'arrêter vraiment, -une bouche, parce qu'il en faut une, s'ouvre sur des lèvres épaisses qui donnent l'impression que, si elles venaient à être piquées par la moindre aiguille, perdraient l'eau qui

assure leur matérialité en ne laissant que des sacs effondrés sous l'effet de leur perte de substance. Les yeux sont en harmonie, ils n'expriment rien d'autres qu'une infinie lassitude sans la moindre intelligence de ce qui se passe.

La soupe étant servie, on n'entend plus que les bruits de l'action et quelques interpellations des personnels de service. Pour mon compte je dois me retenir pour ne pas l'engloutir et conserver une allure humaine. Je ne sais pas si la faim est bonne conseillère mais je trouve le potage délicieux. J'essaie de retrouver le goût des légumes qui le composent et en profite pour retrouver la mémoire de mon dernier potage, ma dernière vision de légumes. Mais, si les substantifs : -pommes de terre, -carottes, -tomates viennent spontanément, le mur se dresse aussitôt lorsque je veux les « contextualiser » dans un passé plus ou moins proche. Alors que je suis perdu dans mes pensées une voix me rappelle à la réalité :

-Tu as vraiment besoin d'une douche ! Il faudra y penser ce soir.

C'est l'échalas qui est en face qui se préoccupe de moi. Il a fini sa soupe et, légèrement reculé sur sa chaise, me dévisage. Le ton n'est ni moqueur, ni méprisant, le regard s'est adouci. Je dois lui faire pitié.

-Je viens d'arriver. J'en prendrai effectivement une ce soir, mais plus dans le but de faire tomber la « merde » que j'ai sur la tête que pour me laver car je n'ai même pas de savon.

-Tu n'as pas quelqu'un pour t'en apporter demain ?

Il m'agace ce vieux con. Pourquoi me tutoie-t-il aussi, celui-là ? Il y a bien eu assez des flics toute la journée sans que cet ostrogoth y mette sa touche personnelle. Enfin ! ce

n'est pas le moment de le remettre dans sa ligne des vingt deux mètres, c'est le seul qui paraisse à peu près d'aplomb.

-Non ! je ne connais personne.

-Ne t'en fais pas, je te passerai le nécessaire en sortant.

-Non !.. C'est gentil de votre part mais j'en demanderai à l'infirmière.

-Cela ne fait pas partie des choses qui sont fournies et, de plus, cela ne me dérange pas. Qu'est-ce que tu fabriques ici ? Mis à part les fringues et la tronche, rien n'indique ce qui t'amène ici ?

-Je ne sais pas exactement..

-Tu as le droit de garder tes petites affaires pour toi, mais je ne peux m'empêcher de penser que tu n'as rien à faire ici. Comment t'appelles-tu ?

-Arthur ! m'entendis-je répondre.

-Eh bien Arthur ! nous allons dire bonjour à cette omelette. Effectivement l'omelette arrive. Bon Dieu ! qu'elle sent bon. Elle ne fait pas que sentir, elle est bonne. Quelle superbe idée ils ont eu de m'envoyer ici !

-Dis, Arthur ! qu'est-ce que tu as fait à ta main gauche ! Si tu prends une douche ce soir, il faudra protéger le pansement. Cela tu pourras le demander à une infirmière.

-Je me suis blessé et le service des urgences m'a fait quelques points de suture.

Je n'ai déjà pas de vie et il va falloir que je lui raconte tout à ce vieux schnock. Portons-lui l'estocade.

-Et vous ! qu'est-ce qui vous a amené ici ?

Une lueur d'amusement passe dans le regard froid. Sa fourchette reste en suspension et la réponse vient :

-Si ma première impression est bonne, et elle l'est souvent , je te le dirai peut-être dans les jours qui viennent.

Match nul.. La fourchette reprend la direction de sa bouche. Logiquement il devrait un peu me lâcher les baskets avec les pourquoi et les comment qui se bousculent dans sa tête à mon propos.

Pendant ces quelques échanges nos deux compagnons n'ont pas dit un mot. Ils ont vraisemblablement entendu mais pas écouté ! Ils mangent de bon appétit bien qu'un peu cavalièrement pour ce qui concerne la dame sans âge. Ce sont peut-être exclusivement des transformateurs chimiques, avec juste ce qu'il faut de vie animale pour assurer la transformation.

Lorsque le fromage arrive mon estomac est calmé, c'est peut-être pour cela que je trouve médiocre les fournitures du crémier de la maison. Soyons positifs : ce soir j'aurai un toit et le ventre plein. Les questions sont toujours là mais le vital est satisfait.

Petit à petit, les gens se lèvent, débarrassent leur couvert sale et reprennent la direction des quelques mètres carrés qui leur ont été attribués. Malgré l'apathie générale on peut noter une certaine solidarité à travers l'aide que les plus valides apportent aux plus vieux ou aux plus handicapés. Je suis donc le mouvement, apportant ma contribution au retour à l'ordre initial.

Après avoir rejoint ma chambre, n'étant plus préoccupé par la faim, je me retrouve face aux murs et au vide de mon cerveau. Dans une autre vie les murs parlaient, mon cerveau était plein de supputations, interrogations diverses, certitudes de toute nature ... Ici rien. Les murs renvoient la fadeur de leur couleur qui n'inspire que la tristesse et mon cerveau n'est que grisaille. Curieusement l'observation du mobilier et du matériel me renvoie à des procédures de fabrication désincarnées. J'ai accès au nom

des matériaux ou de la matière et une idée plus ou moins précise du travail qu'ils avaient subi. Par contre moi, je ne suis nulle part dans ses productions, ni dans la façon dont elles ont été mémorisées. Le mot androïde effleure ma pensée, mais il ne colle cependant pas avec la situation ou alors je suis une vraie réussite car j'ai des connaissances sur les choses et les gens mais en plus je suis accessible aux sentiments. Je peux éprouver de la colère, de la rancœur, de la peur,..ce qui ne colle pas avec « androïde ». De plus c'est un thème de roman et non une réalité.., c'est du moins ce que me renvoie ma pauvre tête. Espérons en demain ! Peut-être que les examens qu'ils vont me faire subir m'aideront à rentrer chez moi dans toutes les acceptations du terme. Au mur la télévision est muette. J'essaie vainement de la mettre en marche au moment où une infirmière entre :

-Vous avez souscrit un contrat d'utilisation ?

-Non ! qu'est-ce..

-Dans ce cas là vous ne pouvez pas vous en servir. Demain vous n'aurez qu'à demander au secrétariat. C'est dix francs par jour !

-.....

-Vous n'avez pas de remède prescrit pour l'instant. Voulez-vous un comprimé pour dormir ?

Décidément ils tiennent à ce que je dorme. C'est un vrai leitmotiv, depuis que je suis arrivé, entre celui qui m'a fait prendre contact avec les lieux et cette charmante dame. Charmante ..., enfin ! cela dépend du point de vue où l'on se place. Gentille conviendrait mieux car ces cent quarante de tour de poitrine, et le reste à l'avenant, la classe davantage dans les sumos féminins que dans les troupes de charme. Il n'en reste pas moins qu'elle est douce sous ces

airs de grenadier de la garde impériale. Avant de sortir elle ajoute :

-De toute façon si vous ne trouvez pas le sommeil, vous pourrez vous adresser à l'infirmière de nuit. Je vais lui noter que je ne vous ai rien donné.

Décidément, ces gens-là ne sont satisfaits que lorsque leurs patients dorment. Il est vrai que, pour eux, c'est l'assurance d'une certaine tranquillité. Si les zombis que j'ai vus au repas n'avait pas été sous doses massives de tranquillisants la soirée aurait eu des chances d'être plus animée. Certains d'entre eux auraient eu des chances d'être en salle d'isolement et peut-être emmaillotés. À la réflexion, à choisir, si l'on n'est pas en état de se contrôler, la prison chimique est certainement préférable à l'enfermement. Quoique, selon l'adage : -il vaut mieux être riche et en bonne santé que ... Tiens ! à propos de sous, si j'en avais trois j'aurais pu m'occuper à regarder et écouter la lucarne ... Oui ! oui ! riche et en ...

-Tiens ! Tu joues au penseur de Rodin.

C'est mon nouvel ami, « Jo la maigreur » qui vient d'entrer, silhouette décharnée qui n'en finit pas.

-Je réfléchissais en effet.

-Tu réfléchiras après. Je t'ai apporté du savon et de quoi te raser.

En même temps il dépose sur la table : -un savon, -des rasoirs jetables, -une bombe de mousse ainsi qu'une grande serviette.

-Comment vais-je vous rembourser, je n'ai pas un sou ?

-Ne te tracasse pas, si j'ai un problème il n'est pas là !

-Où est-il donc ?

-Je t'ai dit ce soir que je te le dirai peut-être dans les jours qui viennent. En attendant je ne m'incrute pas, nous

aurons tout le temps de bavarder demain. Avec ce que je t'ai amené, tu vas pouvoir reprendre l'allure d'un homme civilisé.

-Merci !..

Il sort de sa démarche raide, un peu saccadée. Contrairement à tous ceux que j'ai vu ce soir, il n'est pas shooté. Sa tenue, malgré la simplicité, sent la recherche : le pantalon de velours tortille un peu mais respire la bonne coupe, -les chaussures de cuir uni sont montées sur des semelles, en cuir également, d'un bon centimètre, -la chemise à grands carreaux a été coupée comme une veste. Quel drôle de personnage ! Si les quelques paroles qu'il a prononcées n'avaient pas démenti sa tronche, j'aurais refusé ce qu'il m'a apporté. Sa dernière répartie était accompagnée d'un rictus désabusé qui pouvait passer pour un sourire.

Trêve de supputations je me lave. Pour cela je commence à me débarrasser du pull qui accepte sans trop de difficultés de passer par-dessus le pansement en gourdin. Et, crotte !... j'avais oublié ce truc. Il me faut d'abord aller chercher une protection.

Me voici de retour dans le couloir où je finis par retrouver l'assistante de Morphée à qui j'expose mon problème.

-L'heure de la relève approche et la salle de soins est fermée, nous allons trouver une solution de fortune : -un sac en plastique, -quelques décimètres de sparadrap, et voilà l'affaire.

De retour dans la chambre je quitte mes derniers oripeaux et file sous la douche. La chaleur de l'eau me détend et c'est avec un grand plaisir que je finis de me débarrasser des souvenirs de la nuit précédente. Le rasoir tire un peu mais remplit son office. S'il n'en était des guenilles que je

« ré-enfile », l'individu de la glace me rappellerait peut-être quelqu'un.

Je me sens reposé mais ai malgré tout des difficultés à rester dans ces quatre murs. Je décide donc d'aller voir ce qui se passe dans les couloirs. Je n'y ai pas fait dix mètres que je me fais interpeller par l'infirmière de nuit.

-Dites monsieur X !.. Je dis monsieur X puisque nous ne connaissons pas votre nom. Il faut revenir dans votre chambre. Il est neuf heures et certaines personnes sont déjà couchées.

-Je m'y ennuie et ne sais pas que faire.

-Regardez donc la télévision un moment.

-Elle ne fonctionne pas et je n'ai pas d'argent.

-Aimez-vous lire ?

-Je crois qu'oui.

-Eh ! bien, venez avec moi à la salle de repos.

Elle me conduit à une petite salle de la partie centrale de l'ensemble. Dans celle-ci : -des fauteuils, de petites tables, -et surtout tout autour des revues d'actualité et quelques livres.

-Prenez-en deux ou trois, vous les ramènerez demain matin. Je vous laisse mais, soyez gentil, dès que votre choix sera fait, rentrez à votre chambre. Je fais donc le tour des présentoirs manipulant livres et revues. Finalement mon choix s'arrête sur l'Express et Paris Match de janvier 2003. Il y est surtout question d'une grande dame de la presse qui vient de décéder. Curieusement son nom m'est familier mais les photos des magazines ne me disent rien. De plus je suis à peu près persuadé avoir lu un roman écrit par cette femme mais là encore rien ne refait surface.

Un hebdomadaire ou mensuel traîne sous le meuble et je me penche pour le ramasser. Il s'agit de l'Expansion de février 1981. En cherchant la date j'espère une réaction de ma mémoire, mais RIEN. Rien, toujours rien. Sagement je reprends le chemin de ma chambre. J'entreprends de feuilleter les magazines. Les parties « actualité » des deux récents se recoupaient : -mort et vie de cette femme de presse célèbre, -notes politiques sur un président et son premier ministre, .. mais aucune photo qui ne me dise quelque chose... qui ne dise quelque chose à ma boîte à souvenirs totalement vide. Par contre j'y mets les horreurs banalisées des magazines : -un océan de casquettes vertes qui font penser à un lac envahi par les nénuphars, -une avenue bordée d'arbres où sont empilés quelques milliers d'hommes et de femmes dans le plus simple appareil et couchés dans tous les sens sur le macadam comme si l'objet des axes de circulation était de servir de lit, -une photo de folle dans un pays en guerre, -des pendus suppliciés à l'aide de grues automotrices, -... Est-ce le monde où je vivais avant hier ? Si tel est le cas je n'ai peut-être rien perdu à avoir tiré un trait sur le quotidien. Les publicités font état de produits : -Peugeot, -Lancia, -Nokia, ... dont le nom ne m'est pas étranger mais je ne suis pas en mesure de dire si j'en possède ou en ai possédé. Le vieux magazine ne m'apporte rien de particulier au-delà d'une note d'humour : Un article se propose de décrire au lecteur les modalités du travail en l'an 2000. Rien d'extraordinaire mais lorsqu'on rapproche la description qui est faite de ce qu'on peut lire sur le monde du travail en 2003, on se dit que les spécialistes de prospectives ont la chance que la quasi-totalité de leurs

lecteurs auront oublié toutes les sottises qu'ils ont pu écrire avant hier.

Au bout d'une heure ou deux je décide de m'allonger pour voir si le sommeil me permet de m'évader de la morosité ambiante.